



1 471105 785212

Quotidien National ☎ : 02/211.27.11  
T.M. : 61 500 L.M. : N.C.  
BELGIQUE  
SAMEDI 28 MAI 2011

LIBRE BELGIQUE



# Les héros silencieux de Luis Sepúlveda

► L'écrivain chilien publie "Histoires d'ici et d'ailleurs" où il livre chroniques et récits véritables.

► Avec grâce et puissance, il rend hommage aux dignes anonymes et écrit l'histoire des perdants.

## Rencontre Camille de Marcilly

**I**mpénétrable et énigmatique, le regard de Luis Sepúlveda se change en or quand il éclate d'un rire généreux et chaleureux qui vous enveloppe comme si vous le connaissiez depuis toujours. Le parcours de cet homme de 61 ans est marqué par un engagement social, écologique et littéraire sans compromissions. Le Chilien, emprisonné sous la dictature de Pinochet pour avoir milité au sein des Jeunesses communistes, a vu sa peine commuée en huit années d'exil grâce à l'intervention d'Amnesty après deux ans et demi d'incarcération. Voyageant en Amérique latine, Luis Sepúlveda a continué à lutter, notamment auprès des Sandinistes au Nicaragua, puis a passé une année auprès des Indiens Shuars en Amazonie dans le cadre d'un programme de recherche de l'Unesco. Au début des années 80, il s'installe à Hambourg et travaille pour Greenpeace. C'est de son expérience au sein de la forêt amazonienne équatorienne qu'il tire un roman, "Le Vieux qui lisait des romans d'amour", aujourd'hui traduit en 35 langues et écoulé à plus de 1 250 000 exemplaires tous formats confondus. "Histoire d'une mouette et

du chat qui lui apprit à voler" (1996), "Rendez-vous d'amour dans un pays en guerre" (1997), "L'ombre de ce que nous avons été" (2010)... son œuvre rend hommage aux héros silencieux, à ceux qui, réprimés par des dictatures, ont été contraints à l'exil. Avec simplicité et pudeur, Luis Sepúlveda écrit l'histoire des perdants. "Histoires d'ici et d'ailleurs" qui paraît ces jours-ci en français ne fait pas exception. Ce recueil de chroniques et récits personnels nous rapproche de l'homme et ses amis - Daniel Mordzinsky, Mario Benedetti... -, de ses réflexions sur la politique et l'existence et livre des instantanés de sa vie marquées par les rencontres, les élans de révolte et les grandes amitiés.

**Vous écrivez : "La fiction est une prolongation de la réalité".**

Parfois, pour expliquer la réalité, la fiction est le meilleur moyen. Quand j'écris, je crée un pont de la réalité vers la fiction pour me distancier et comprendre mieux le monde, c'est une manière de dire la vérité. La fiction a un grand pouvoir de séduction et permet de toucher des lecteurs avec une métaphore de quelques lignes bien plus qu'un essai de 500 pages. Il faut considérer

la fiction comme une manière de voir la réalité très puissante.

**Raconter des histoires simples avec des personnages que l'on pourrait croiser au détour d'une rue, permet, finalement, de toucher à l'universel.**

Mes personnages sont de grands perdants qui conservent leur dignité. Dans leurs yeux, les lecteurs reconnaissent leur propre société. Ce sont des gens simples en apparence qui ont le courage de passer à l'acte quand il le faut. Ce sont des héros silencieux. Ils n'ont pas besoin de statue ni de gratitude, leur dignité morale et leur loyauté leur suffisent. En cela, ils touchent à l'universel.

**Vous dénoncez la manipulation et le détournement du sens des mots.**

J'ai toujours eu à cœur de dénoncer ce détournement des mots qui est absolument intentionné par ceux qui délivrent le "discours officiel". Tous ceux qui ont vécu une dictature savent qu'on ne cite jamais ce mot mais "gouvernement militaire", et "excès" pour "assassinat", "mauvais traitements" pour "torture". Il faut nommer les choses précisément sinon, nous commen-

çons à noyer la mémoire historique.

**Les récits et chroniques d'«Histoires d'ici et d'ailleurs» sont-ils une manière de figer la mémoire et de lutter contre l'oubli ?**

La littérature a toujours été le refuge de la mémoire, notamment de la grande majorité qui n'est pas écoutée. Ma littérature est celle des vaincus, des perdants. Quand les années passent, il y a un moment où l'on jette un coup d'œil en arrière et il faut connaître l'histoire dans son entièreté. Je crois que ce rôle de gardiens de la mémoire des vaincus incombe aux écrivains.

**Est-ce un moyen de résister ?**

La littérature en soi, sans concessions, est une forme de résistance contre la stupidité qui se manifeste aujourd'hui de manière très forte. Il y a une banalisation de tout, une imposture terrible qui se manifeste sans la moindre honte. Par exemple, on entend cette année un discours officiel qui demande à tous de faire des efforts et de renoncer à plein de choses pour surmonter la crise. Mais en quoi nous concerne-t-elle ? Pourquoi devrions-nous payer pour quelque chose dont

nous ne sommes pas responsables ? Nous n'avons fait aucune faute. Dans ce cas, l'écriture qui dit la vérité est un acte de résistance. La littérature s'élève comme une barricade contre les mensonges.

**Au fil des chroniques, il y a comme une absence, quelque chose qui s'échappe, les amis disparaissent et l'innocence des enfants s'envole...**

Oui, l'absence est, paradoxalement, omniprésente. À 61 ans, je fais un inventaire de ce que j'ai perdu. Le sentiment de perte dû au changement, je l'explore par l'écriture continuellement.

**«Ma littérature est celle des vaincus, des perdants.»**

**«Elle s'élève comme une barricade contre les mensonges.»**

**Êtes-vous nostalgique ?**

Comme tout le monde, je ne suis pas exempt de nostalgie mais en même temps, quand je m'éloigne du Chili où je passe quelques mois chaque année, je me sens fier de ce qui se passe là-bas aujourd'hui. La vie est une addition de sentiments nostalgiques mais pas de mélancolie. Lampedusa en a donné une excellente définition : «La mélancolie, c'est le bonheur d'être triste»... et je ne suis pas triste.

**Que sont devenus les enfants de Santiago dont vous êtes allé à la recherche ?**

Ils sont adultes aujourd'hui mais ceux qui sont encore vivants ont mal tourné. A mes yeux, ils sont le symbole des 3 000 disparus et des 35 000 prisonniers politiques chiliens. Vingt ans ont passé depuis la photographie et ces enfants ont grandi avec un immense sentiment de frustration et d'amertume. Ils incarnent la génération sacrifiée latino-américaine.

**Quelles sont les actions que vous entreprenez au Chili ?**

Au sein du «Foro social chileno», nous tentons de fonder une nouvelle constitution. Sans aucun

doute, nous avons la constitution – qui est toujours celle de la dictature – la plus grotesque au monde. Elles commencent toujours par «Tous les hommes naissent libres et égaux en droits», alors que le premier article de la constitution chilienne stipule «le modèle économique chilien est intouchable». Nous voulons aussi que les coupables de la dictature demandent pardon et savoir ce qui s'est réellement passé avec les milliers de disparus.

**Vous croyez toujours en l'être humain ?**

Si j'écris sur cette terrible mémoire, je le fais avec l'espoir que si on lutte contre l'oubli, cela ne recommencera pas. Quand je voyage, je rencontre des gens de différentes couleurs de peaux, différentes religions, différentes langues et j'ai toujours le sentiment d'appartenir à une grande famille. Sous cette formidable diversité, il y a quelque chose de très fort qui nous unit : nous avons les mêmes rêves.

→ «Histoires d'ici et d'ailleurs», Luis Sepúlveda, traduit de l'espagnol (Chili) par Bertille Hausberg, Métailié, 150 pp., env. 17 €